

**Mohand Larbi MEZOUARI:  
Parcours d'un combattant de l'A.L.N.**

~~~~~ Dr. Settar OUATMANI<sup>1</sup>

Mohand Larbi Mezouari est né au village d'Ait Daoud, près de Sidi Aich, ville située à une quarantaine de kilomètres de Béjaia. Tout jeune, il assume la responsabilité de chef famille après la mort de son père, atteint par une tuberculose pulmonaire. Avant de mourir, son père, militant du MTLD, lui a inculqué le langage nationaliste. Il lui ramenait à la maison des dépliants de Messali qu'il lui faisait lire. Il l'a même emmené avec lui un jour, pour voir de plus près, ce grand chef, lors d'une visite à Sidi Aich.<sup>2</sup>

En dépit des difficultés de la vie, Mohand Larbi Mezouari a fréquenté pour un temps l'école française. Néanmoins, il n'avait pas les moyens pour continuer ses études au lycée de Béjaia. Orphelin, il était dans l'obligation de chercher du travail et c'est ainsi qu'il est embauché comme secrétaire du médecin de la mine de Temzrit, distante de Sidi Aich de moins de 20 km.<sup>3</sup>

**I - Le chemin vers le maquis:** En wilaya III, la guerre du 1<sup>er</sup> novembre a débuté dans la Kabylie du Djurdjura. Dans la vallée de la Soummam, ce jour tant attendu est passé sans bruit. Après ce coup manqué, une rencontre s'est tenue à l'improviste, d'après Rachid Adjaoud, à la place principale de Sidi Aich, entre quelques militants cadres de cette région. Étaient présent «*Hadj Laâmamra pour le douar d'Aouzellaguène, Hamai Kaci, Mourah Kaci et Salah Gharbi pour l'aârch d'Aith-Ouaghli, Arezki Ighil L'Kroune pour l'aârch d'Ath Maâmar, Ait Kaâbache Md Akli pour l'arch d'Imessisène, Seddouk, Haddad Idir pour l'aârch d'Ath Yemmel*». Cette réunion destinée à récolter les informations nécessaires en rapport à la guerre qui venait de se déclencher est suivie par une autre qui s'est tenue, quelque temps après à Thala Tzekka, près de l'Akfadou. A la fin du mois de décembre 1954, Amar Ait Cheikh, militant actif d'Ain al-Hammam, franchit le Djurdjura et accomplit une tournée dans la vallée de la Soummam, visitant au passage Ouzellaguene, Ath Oughlis, Ath Yemmel... lors des réunions avec les militants il donna des informations sur les véritables instigateurs de la Révolution.<sup>4</sup> Le dernier coup qui va faire basculer cette contrée dans la guerre et ce, d'une manière forte, fut l'arrivée du futur colonel Amirouche, au mois d'avril de l'année 1955. Désigné par

1- Maître de conférences en Histoire Contemporaine- Université de Béjaia.

2- Entretien avec Mezouari Mohand Larbi, Alger, le 20/01/2014.

3- Ibid.

4- ADJAOUD Rachid, Le dernier témoin, Alger, Casbah Editions, p 164 à 166.

Krim Belkacem pour organiser la Kabylie des Babors, Amirouche réussit sa mission au bout de quelques mois avec le soutien des militants issus de la région dont Abderrahmane Mira, Fadel Hamimi, Gherbi Salah, Hamai Kaci...<sup>1</sup>.

Mohand Larbi Mezouari se souvient que c'est durant le mois de décembre 1955, que les premiers moudjahidine ont fait leur apparition dans son village. C'est de cette période que date son engagement dans le FLN (Front de Libération Nationale) et de l'A.L.N (Armée de Libération Nationale). Il nous dit à ce propos: «*Quand la Révolution est arrivée, les premiers moudjahidine sont arrivés dans mon village en décembre 1955. Leur chef s'appelle Si Yahya Abbas. C'était un homme admirable. Il a fait sa conférence à l'intérieur de la mosquée d'Ait Daoud où tout le monde est rassemblé. A chaque fois, il tape sur son arme (mitrailleuse) pour dire qu'il s'est engagé à ne pas déposer son arme jusqu'à ce que l'Algérie accède à l'indépendance*»<sup>2</sup>.

À la fin de la réunion, le responsable du FLN a sollicité des volontaires désirant adhérer à la Révolution. Mohand Larbi Mezouari était ce jour-là, avec un de ses compagnons, les seuls à répondre présent. «*On était animé de l'esprit révolutionnaire, nous confie-t-il*». Avant son départ, Si Yahya Abbas a structuré le village d'Ait Daoud: une cellule F.L.N est créée sous la direction du chef de *nidham* (O.P.A) (organisation politico-administrative du F.L.N); le chef de la djemaâ du village est choisi pour cette fonction. Une de ses premières missions fut de recueillir les cotisations «l'ichtirak»<sup>3</sup>.

Selon une règle bien connue, tout nouveau adhérent au F.L.N devait impérativement, avant de prendre le maquis, passer par une période d'essai en qualité de *mossebel*. Ainsi, le militant est censé accomplir des tâches diverses comme les actions de sabotage, le renseignement et l'approvisionnement du maquis en produits en vivres, habillements... Sur ce point, Mezouari nous dit: «*Je ne suis pas montée tout de suite au maquis. J'ai occupé plusieurs fonctions. Par exemple, j'étais celui qui approvisionne la wilaya III par la moitié des médicaments. Il y avait Salhi, un pharmacien de Tizi Ouzou, qui avait des positions nationalistes, il me donnait des cartons de médicaments, moi je me débrouille pour les acheminer au maquis*»<sup>4</sup>. Cette mission a duré deux années au cours desquelles, on lui a refusé l'autorisation de rejoindre définitivement le *djebel*. Son chef hiérarchique en l'occurrence le commissaire politique

1- ATTOUMI Djoudi, Le colonel Amirouche entre légende et Histoire, Alger, Imprimerie Hasnaoui, P 29.

2- Entretien avec Mezouari Mohand Larbi, Alger, le 20/01/2014.

3- Ibid.

4- Ibid.

Amar Boudiab lui répétait que le F.L.N a besoin de lui en tant que *mossebel*. Les Moudjahidine venaient fréquemment à son village grâce à la complicité et la collaboration de la population des *douars* voisins. «*Les Français avaient un poste militaire à El Flaye à 300 mètres à vol d'oiseau de notre village se remémore t-il; ceci n'a pas empêché la venue des moudjahidine pendant la nuit. Les renseignements fonctionnent bien, dès que les soldats sortent de la caserne, des signaux sont envoyés pour prévenir les villages*»<sup>1</sup>. Se rendant compte de la complicité de la population, la France innova ses méthodes de répression : ce fut le temps des zones interdites décrétées sur des régions trop impliquées dans le soutien au F.L.N et de surcroît irrécupérables. À défaut, les Français multiplièrent les postes militaires pour resserrer l'étau sur les soldats de l'A.L.N.

Avec le temps, Mezouari finit par obtenir gain de cause. Ce fut pour lui un grand virage dans sa vie. En dépit de la situation difficile qu'il vivait sur le plan familial, il a tenu à lancer le défi. Il a su également convaincre sa mère: «*Mon père est mort en étant trop jeune, je me sentis comme responsable de la famille. Mon frère aîné est parti en France. Il y avait ma mère et je savais que j'arriverais toujours à la convaincre...Avant de partir au maquis, j'ai acheté 150kg de semoule pour ma mère et ma petite sœur pour tenir le coup. Ma mère était bien préparée à cette décision. Déjà le fils de sa sœur en venant en permission au village après avoir passé quatre mois d'instruction dans l'armée française (service obligatoire) a rejoint directement le maquis. J'ai dit à ma mère : si je reste je pourrai être envoyé en prison ou mourir alors mourir pour mourir pourquoi ne pas choisir sa façon de mourir. J'ai fini par la convaincre*»<sup>2</sup>.

Le 1er novembre 1957, vêtu d'un burnous blanc, Mezouari rejoint le maquis à l'Akfadou, une région qui abritait à l'époque le P.C de la wilaya III. Nommé sergent-chef pour services rendus au FLN depuis décembre 1955, il se sent prêt à accomplir son devoir envers sa patrie<sup>3</sup>.

**II- Soigner et opérer dans le *djebel*:** Dès son arrivée au maquis, Mezouari est affecté au service de santé. Par manque d'infirmiers de formation, la direction de la wilaya III recrute des militants cultivés à qui on disposait une formation dans le domaine des soins médicaux. Cette formation consiste en manuel médical offert au prétendant et la participation en tant qu'observateur à des séances de soins donnés aux malades au niveau de «l'hôpital d'Afadou»; le stagiaire apprend entre autres comment opérer un patient et la manière d'utiliser «*la technique des injections*

---

1- Entretien avec Mezouari Mohand Larbi, Alger, le 20/01/2014.

2- Ibid.

3- Ibid.

*intramusculaires, sous-cutanées*». Pour rappel, la wilaya III dispose d'un «hôpital» central situé à la forêt d'Akfadou et des infirmeries installées dans les villages. «L'hôpital» d'Akfadou, qui offre «*par sa profondeur et son feuillage dense, une totale sécurité*», consiste en une grande tente plantée près d'une source, au milieu de la forêt. Cette tente est remplacée ensuite par deux cabanes en bois rectangulaires, construites sous la conduite de Mohand Arezki Hammadou, connu sous le nom de «Jean Valjean». Une première salle, petite, est réservée pour la cuisine et pour le stock des produits alimentaires ; la deuxième salle, plus grande, est destinée pour les malades et les infirmiers. D'après Abdelmadjid Azzi, ancien infirmier de cet «hôpital», celui-ci dispose «*d'un stock de médicaments et de matériel médical appréciable...principalement des antibiotiques, des analgésiques morphiniques, des anesthésiques locaux et généraux, des tonicardiaques ainsi que certains appareils et instruments chirurgicaux pas toujours faciles à obtenir*»<sup>1</sup>.

Au maquis, Mezouari est affecté au niveau de «l'hôpital d'Akfadou». Il travaillait au côté d'un personnel médical qualifié à savoir Kaci Hassam, Mohamed Baoudia dit «La main noire», Rachid Ouari dit «El Anka», Abdelhafidh Hammoum, Mohamed Takhlidjt, Yahia Mezai...Il passe sa journée à prodiguer des soins aux malades. Parfois, on fait appel à ses compétences dans les infirmeries installées un peu partout en zone II. Un jour, il reçoit une convocation pour rejoindre l'infirmerie du village d'Ait Chilla, situé près d'Akbou pour participer à une opération chirurgicale compliquée sous la direction de Hamid Mezai, responsable sanitaire de la zone II. Le patient, Slimane, soldat de l'A.L.N a reçu «*des éclats d'obus qui lui ont broyé la jambe*». Après le diagnostic, la décision a été prise de lui amputer la jambe dans l'espoir de lui sauver la vie. Abdelmadjid Azzi, en sa qualité d'infirmier dans le secteur où s'est déroulée l'opération, a assisté à ces moments difficiles pour le patient et tout le personnel médical.<sup>2</sup> Il témoigne: «*Penchés sur le blessé, Hamid Mezai et Khellil Amrane examinent ensemble l'évolution de la gangrène pour situer l'emplacement exact où sera amputé le pied. Tout autour, Lounis Merrar, Mohand Larbi Mezouari, Kaci Hassam et moi écoutons les commentaires anatomiques instructifs.*

*Hamid Mezai dessine sur la peau de la jambe, juste au-dessus du genou, la configuration que doit prendre le moignon. Pour l'assister, Khalil Amrane et Mohand Larbi Mezouari se tiennent face à lui, Lounis Merrar et moi, nous nous plaçons à ses côtés, tandis que Kaci Hassam, positionné*

1- AZZI Abdelmadjid, Parcours d'un combattant de l'A.L.N, Alger, Éditions Mille-Feuille, 2010, p 94, 99,100, 101.

2- Ibid, p 99, 112.

*dernière la tête de Slimane, est chargé de l'anesthésie générale. Au signal, il vaporise sur une compresse, recouvrant la bouche et le nez du malade, le contenu d'une ampoule de Kélène bleu, tout en enfonçant ses doigts de chaque côté sous la mâchoire inférieure dans le but d'empêcher sa langue d'obstruer le conduit respiratoire...*

*Aussitôt endormi, Hamid Mezai procède à l'incision de la peau suivant le tracé en mettant à nu les muscles. Lounis Merrar éponge le sang, pendant que Amrane pose les pinces hémostatiques au fur et à mesure sur chaque veine et chaque nerf coupés avant de les ligaturer un par un par du catgut, un fil résorbable. Il en est du même pour les muscles. L'artère fémorale et le nerf sciatique sont, à leur tour, délicatement coupés puis solidement ligaturés. Enfin vient le tour du fémur dont une scie à métaux viendra à bout. Avant de scier, il tire la partie supérieure de la jambe, de sorte que le fémur soit coupé en retrait. En saisissant le pied amputé, devenu inutile, pour le poser dans un coin, je suis pris d'un soudain malaise et je sors précipitamment prendre l'air pour éviter de tourner de l'œil.*

*Notre malade est toujours inconscient grâce aux efforts de l'anesthésiste qui parvient à vaporiser, au bon moment, la dose convenable de Kélène. Mohand Larbi Mezouari, qui vient de prendre la tension, fait signe, en levant le pouce, que tout va bien.*

*Après avoir soigneusement nettoyé et saupoudré la plaie avec le contenu de deux flacons de pénicilline, notre «chirurgien» entreprend de la refermer en rabattant la peau, comme il le ferait du couvercle d'une boîte. Puis avec la grosse aiguille munie d'un manche, il pose des points de suture en utilisant du crin de florence. De son côté Lounis Merrar s'active pour bien couvrir d'un gros pansement ce qui reste de la jambe du pauvre Slimane alors que notre anesthésiste, aux côtés de Khellil Amrane, accomplit les derniers gestes pour réanimer notre opéré<sup>1</sup>.*

*L'opéré sort miraculé de cette opération. Avec des moyens rudimentaires, quelques infirmiers venaient de réaliser un exploit en sauvant la vie d'un soldat. Ces «médecins» ne manquaient pas de courage et de talent. Mezouari se rappelle qu'à la suite d'une opération au cours de laquelle un djoundi est amputé de ses deux jambes, un des infirmiers a déclaré en montrant de ses doigts la ville d'Akbou, distante de quelques kilomètres: «Ce que nous avons fait ici, ils ne sont pas capables de le faire là-bas»<sup>2</sup>. Il est vrai que les conditions difficiles de la vie au maquis poussent l'individu à se débrouiller et affronter toutes les difficultés.*

---

1- AZZI Abdelmadjid, op cit, p 113, 114.

2- Entretien avec Mezouari Mohand Larbi, Alger, le 20/01/2014.

Au cours de cette opération citée, Mezouari a assuré une tâche précise sous la responsabilité de Hamid Mezai. Avec l'expérience, il dirigeait lui-même ce type d'opération chirurgicale. Un jour, on lui ramène un moudjahid blessé au bras. Il décide de l'opérer. Voici son compte rendu :

*«Nous étions trois: un pour endormir le malade (Ouali), un autre pour m'instrumenter (Aksous Mohand Arabe) et moi pour opérer. Pour la partie saine du bras, j'ai pris quatre doigts et j'ai commencé ensuite à ouvrir jusqu'à arriver à l'os. Au fur et à mesure, il y a les vaisseaux sanguins, les artères et les veines qui risquent de provoquer une hémorragie. A chaque fois que je rencontre les veines je les coince avec des pinces de cocher. Avant de scier le bras, je me suis retrouvé avec quinze pinces de cocher. Le malade n'a rien senti parce qu'il est sous anesthésie. Il y avait un produit qui s'appelait la Kélène générale. On pose une compresse sur la bouche de l'opéré et puis on met des gouttes du Kélène et le malade s'endort. On fait attention à ce que le malade n'avale pas sa langue et c'était la mission de l'anesthésiste. J'ai laissé quatre à cinq centimètres de chaire saine et j'ai scié l'os avec la scie à métaux. Il fallait ensuite recoudre les veines et les artères par le fil résorbable. J'ai cousu le muscle et j'ai laissé une partie de la peau pour envelopper la partie ouverte. L'opération s'est bien passée et le malade s'est réveillé»<sup>1</sup>.*

Mezouari a également sauvé la vie de combattants célèbres. Il se rappelle ainsi de Youcef Yallaoui, dont la jambe est blessée par une rafale d'un fusil mitrailleur. Avec une jambe broyée, l'affaire est plutôt compliquée. Après des soins intensifs, le malade est resté huit mois à l'infirmerie. Il finit par reprendre ses forces et renouer avec ses fonctions.<sup>2</sup> En juin 1958, Allaoua Zioual, chef de compagnie de la région 4 de la zone 2 et futur homme fort des «officiers libres», se replia, après une blessure grave au poumon dans un accrochage, près d'Ouzellagune, vers l'infirmerie de Mechta, au douar d'Ighram. Là, il reçut les soins nécessaires de la part de Mezouari qui lui ont sauvé la vie.<sup>3</sup>

Après «l'hôpital» d'Akfadou, Mezouari est affecté à l'infirmerie sise au douar d'Ighram, près d'Akbou. En 1958, Hamid Mezai et Abdelmadjid Azzi lui rendirent visite. Ce dernier, écrit sur ce point: *«En homme avisé, soigneux et méticuleux, Mohand Larbi Mezouari tient un registre de soins où est inscrit le traitement de tous ses malades...Les blessés ne sont pas très nombreux, six en tout, bien installés et pris en charge correctement, que Hamid Mezai s'emploie à examiner. A la fin de*

1- Conférence donnée à l'auditorium d'Aboudaou de l'Université de Béjaia, le 31 octobre 2013, intitulée «Les grandes batailles de la zone II de la wilaya III».

2- Ibid.

3- Azzi Abdelmadjid, op cit, p 167, 168.

*la consultation, nous avons évoqué les difficultés, éventuelles, en matière d'approvisionnement, mais Mohand Larbi Mezouari, en homme prévenant, nous a assuré qu'il ne manquait de rien»<sup>1</sup> En fait, tout manquait au maquis surtout quand il s'agit de produits médicaux. Mézouari voulait peut-être rassurer son chef hiérarchique sur sa capacité à accomplir sa tâche dans les meilleures conditions. Par exemple, un jour, pour opérer un malade, il contacte un membre de sa famille pour lui acheter une scie à métaux et de l'alcool à brûler. Le malade est opéré ensuite avec succès<sup>2</sup>.*

Dans cette guerre payée chèrement par la population, Mezouari ne manque pas de souligner qu'en sa qualité d'infirmier, il ne faisait pas de différence entre le civil et le militaire. *«On est une armée du peuple, par conséquent il n'y a pas de différence entre le moudjahid et le citoyen. Là où on nous signale un malade, nous le prenons en charge. Dans ce domaine l'A.L.N prend en charge toutes les affaires civiles, tous les conflits qui surgissent entre les citoyens. C'est l'ALN qui tranche. Il y a également un responsable de hobus (qui s'occupe du domaine du religieux) qui fait son travail»<sup>3</sup> Il reste à souligner que cette «administration parallèle» mis en place, après le Congrès de la Soummam, a touché uniquement les régions dominées par le F.L.N et qu'elle a connu des hauts et des bas. Par exemple, au cours de l'opération Jumelles qui a débuté le 22 juillet 1959, les services de la wilaya III connurent une paralysie au point que les allocations familiales n'étaient pas servies, durant quelque temps, aux concernés<sup>4</sup>.*

**III - La bataille d'Iamourane:** Dans les années 1957– 1958, l'A.L.N est à son apogée en Kabylie. La wilaya III compte 28 compagnies et 4 bataillons de choc.<sup>5</sup> En zone II, les batailles se suivent et se ressemblent notamment sur le célèbre triangle Timliouine – Ifri– Meglhaz, près d'Ouzellaguene. En plus des armes récupérées chez les Français, des compagnies d'acheminement d'armes arrivaient de Tunisie et ce, avant la fermeture complète des frontières par les lignes Challe et Maurice. L'A.L.N disposait d'armes de guerre capable de tenir tête aux forces françaises. Dans l'ensemble, les soldats de l'A.L.N, aidés par la connaissance du terrain et

---

1- Ibid. p 162.

2- Entretien avec Mezouari Mohand Larbi, Alger, le 20/01/2014.

3- Entretien avec Mezouari Mohand Larbi, Alger, le 20/01/2014.

4- AIT MEHDI Mokrane, Le dur et invraisemblable parcours d'un combattant, mémoires et témoignages, éditions Rafar, 2012, p 148.

5- ATTOUMI Djoudi, Chroniques des années de guerre en wilaya III (Kabylie) 1956 – 1962, Sidi Aich, Editions Rym, 2011. Voir les chapitres suivants : la stratégie militaire de l'A.L.N, Le calvaire des convois d'acheminement...

pour certains, par l'expérience de la guerre d'Indochine, optèrent pour la technique d'embuscade. Ceci dit, l'A.L.N se trouve parfois dans une situation où elle est dans l'obligation de combattre dans des batailles ouvertes. Ce fut l'exemple de la bataille d'Iamourene dont Mezouari fut un témoin.

Iamouren est un village situé au-dessus d'Akbou. Il fut le théâtre, en juin 1958, d'une bataille entre les forces françaises et la compagnie de la région III de la zone II, avec l'appui de la troisième compagnie du bataillon de choc de la dite zone. Surpris par leur ennemi, les soldats de l'A.L.N se replièrent au village d'Iamouren où ils passèrent la nuit. Le lendemain, l'affrontement repris. *«Le combat a commencé à 7 heures du matin et a duré jusqu'à 22 heures, affirme Mezouari. C'était l'enfer; l'armée française a déployé tous les moyens. Comme d'habitude, elle fait appel à l'aviation. Les bombardiers larguaient du napalm et ne faisaient pas de distinction entre les civils et les militaires. Les soldats français firent ensuite leur irruption dans le village pour compléter le massacre»*<sup>1</sup>. Ainsi, ajoute Abdelmadjid Azzi, des *«blessés, dissimulés à la hâte dans des fourrés, ont été découverts...et achevés, impitoyablement, par l'ennemi, au mépris des lois de la guerre»*<sup>2</sup>. Mezouari se souvient d'une scène qui l'a marqué; Arezki «le malgache» tenant une mitrailleuse anti-aérienne est blessé grièvement, il est remplacé par Ali Baba, son chef militaire, qui succomba lui aussi. En tout, l'A.L.N perdit une trentaine de combattants tandis que les blessés étaient au nombre de 70 personnes.<sup>3</sup> Ce futur chef de la région IV de la zone II se hâta pour donner les premiers soins.<sup>4</sup> Quelques blessés graves, brûlés au napalm furent transportés à «l'hôpital d'Akfadou»; là, ils furent soignés par le docteur Mohamed Boudaoud assisté par Hamid Mezai.<sup>5</sup>

**IV– L'affaire des «officiers libres»:** Les «officiers libres» sont une dénomination donnée par certains historiens français à des maquisards de l'A.L.N qui avaient mené un mouvement de rébellion contre les instances légitimes de la wilaya III en 1959. Les auteurs de cette affaire préfèrent quant eux, le nom de «congressistes» ou du «comité de vigilance»<sup>6</sup>.

1- Conférence donnée à l'auditorium d'Aboudaou de l'Université de Béjaia, le 31 octobre 2013, intitulée «Les grandes batailles de la zone II de la wilaya III».

2- AZZI Abdelmadjid, op cit, P 168.

3- Mezouari estime à 400 le nombre de morts du côté français.

4- Conférence donnée à l'auditorium d'Aboudaou de l'Université de Béjaia, le 31 octobre 2013, intitulée «Les grandes batailles de la zone II de la wilaya III».

5- AZZI Abdelmadjid, op cit, P 168.

6- Entretien avec Mezouari Mohand Larbi, Béjaia, 31 octobre 2013. Si Mezouari parle de «comité de vigilance», Ait Mehdi Mokrane, dans son ouvrage cité ci-dessus, utilise le terme «congressiste». Les deux combattants avaient assisté à la réunion du 14 septembre 1959.

L'origine de l'affaire remonte aux premiers mois de l'année 1959. La wilaya III a vécu une véritable crise interne. Le colonel Amirouche, avant de partir en Tunisie, désigna le commandant Mohand Oulhadj pour le remplacer à titre intérimaire. Celui qu'on a surnommé le «lion de la Soummam» est tué les armes à la main, au *djebel* Thameur, près de Boussaâda, le 29 mars 1959 laissant un grand vide en Kabylie. Quelques jours après, le commandant Mira, venu de Tunisie, arriva au P.C de la wilaya III. Il se comporta en véritable chef de cette wilaya historique en procédant aux affectations des militants et en libérant les prisonniers de l'affaire de la Bleuïte.<sup>1</sup> Un conflit venait de naître entre lui et Mohand Oulhadj qui s'accroche à son statut du successeur d'Amirouche à la tête de la wilaya. Le 22 juillet 1959, la France déclencha l'opération Jumelles sur la Kabylie. Des dizaines de milliers de soldats pénétrèrent dans les *djebels* à la recherche des maquisards de l'A.L.N avec le soutien de l'aviation. C'est dans ce climat qu'un groupe d'officiers, à leur tête le lieutenant Allaoua Zioual secondé par le lieutenant Ferrani Sadek réunirent une cinquantaine de cadres à l'Akfadou et organisèrent le 1<sup>er</sup> congrès des «officiers libres»<sup>2</sup>.

Le nom de Mohand Larbi Mezouari figure dans le P.V de ce congrès tenu le 14 septembre 1959. D'après ses souvenirs, la principale décision prise par les acteurs de cette affaire était la suspension de tous les officiers au-dessus du grade de capitaine. Lui-même, il n'avait pas partagé cette position bien qu'il n'avait pas pu le dire publiquement. Sur le conflit entre Mohand Oulhadj et les «officiers libre», il affirme: «*Le comité de vigilance reproche à Mohand Oulhadj de n'avoir pas pris les dispositions nécessaires pour faire face à l'opération Jumelles et j'estime que c'est faux*» Il rappelle qu'avant le congrès du 14 septembre 1959, Sadek Ferrani a rencontré Mohand Oulhadj au sujet de l'opération Jumelles et qui lui a conseillé de laisser passer l'orage et de disperser les compagnies en petits groupes.<sup>3</sup> Ce «faux problème» comme il souhaite à qualifier, ce différend grave, a duré presque une année au cours de laquelle «les congressistes» ont sollicité l'arbitrage de l'État major de l'Est dirigé à l'époque par le colonel Mohamedi Said.<sup>4</sup> Isolés dans l'Akfadou, entourés partout par les

---

1- La bleuïte est un nom donné à un complot fomenté par les services spéciaux de l'armée française de la fin de l'année 1957 à 1958, pour faire croire aux dirigeants de la wilaya III que le maquis est noyauté par des espions qui servaient les Français. Si certains éléments arrêtés ont effectivement joué le double jeu – moudjahid et espion – la plupart des combattants passés par les armes étaient des véritables maquisards.

2- Pour plus de détails sur l'affaire des «officiers libres», voir l'ouvrage d'Ait Mehdi Mokrane, op cit, p 120 à 161.

3- Entretien avec Mezouari Mohand Larbi, Béjaïa, 31 octobre 2013.

4- Le congrès des «officiers libres» a délégué Benyahia Mohammed et un autre compagnon pour se déplacer au niveau du P.C de la wilaya II pour contacter l'État Major de l'Est basé en Tunisie par un poste émetteur récepteur afin de l'informer des décisions prises et solliciter une commission d'enquête. Le 30 octobre 1959,

forces fidèles à Mohand Oulhadj, les «officiers libres» restèrent longtemps dans la dissidence. En homme sage, le chef de la wilaya III multiplia les initiatives pour le règlement de cette affaire. *«Il faut rendre hommage à Mohand Oulhadj...Il a pris contact avec nous pour nous envoyer de l'argent alors que normalement une région qui s'est rebellée (contre l'autorité légitime), il faut l'étrangler financièrement»*<sup>1</sup> L'attitude de Mohand Oulhadj dénote une vision de clairvoyance. Les membres du « comité de vigilance » avaient participé activement à la Guerre d'Algérie ; leur attachement au pays et à la Révolution ne fait l'objet d'aucun soupçon. L'histoire a donné raison à Mohand Oulhadj. Après diverses rencontres entre les deux parties, et suite à la médiation menée par le capitaine Amira Bouaouina, chef du bataillon de choc de la wilaya, les «Officiers libres» reconnaissent la légitimité de Mohand Oulhadj et reprirent leurs fonctions<sup>2</sup>.

**V – Adieu les armes:** Le 18 mars 1962, Mohand Larbi Mezouari, avec un groupe de *djounouds*, était en déplacement à Cap Sigli. En allumant la radio, il tombe sur le discours de Ben Youcef Benkhedda, Président du gouvernement provisoire de la République algérienne et apprend que le cessez-le-feu est proclamé pour le 19 mars à 12h. *«C'était la joie, nous dit-il. Tous les combattants demeurés au maquis croyaient à l'indépendance. On ne se dit jamais qu'il fallait préserver la vie à l'approche de l'indépendance. On croyait au djihad»*. Pour étaler ses dires, il nous cite l'exemple d'une embuscade qu'il a tendue, le 17 février 1962, au-dessus de Sidi Aich, au moment où les négociations entre le gouvernement français et le G.P.R.A touchaient à leur fin. *«Les forces de l'A.L.N, confie-t-il, étaient affaiblis. Les moudjahidine se montraient de moins en moins dans les villages et de ce fait, le moral de la population a baissé. La propagande de l'ennemi fait en sorte que les populations sont déprimées et ne croyait plus aux moudjahiddine»*<sup>3</sup>.

Malgré le cessez-le-feu, les cadres de l'A.L.N étaient restés à leur poste. Il fallait gérer la période provisoire et apporter du secours à la population. L'une des tâches qu'il lui tenait à cœur dans cette période qui a précédé le référendum est la reconstruction des maisons des veuves des martyres. L'A.L.N a également reconstruit le village d'Isghad, près d'El Flay, qui

---

les deux messagers, après un voyage fatigant, arrivèrent à leur destination. La réponse de l'État Major arrive le 8 novembre par deux télégrammes. Le premier destiné aux congressistes ordonne à tous les officiers et sous-officiers de se mettre sous les ordres de Mohand Oulhadj, promu au grade du colonel. Le deuxième est adressé à ce dernier pour l'informer de sa promotion. Voir sur ce point Mohamed Benyahya, La conjuration au pouvoir, Récit d'un maquisard de l'A.L.N, Alger, ENAP éditions, sans date, p 170 à 182.

1- Entretien avec Mezouari Mohand Larbi, Béjaïa, 31 octobre 2013.

2- ATTOUMI Djoudi, Le colonel Amirouche entre légende et Histoire, op cit, p 126 à 130.

3- Entretien avec Mezouari Mohand Larbi, Alger, le 20/01/2014.

était durant la guerre une cible privilégiée pour les Français en raison des services rendus à la Révolution. En sus, la période transitoire est marquée par quelques anicroches avec les soldats français présents dans les villes. Il se rappelle d'un incident qui avait lieu à Toudja, camp militaire français, et qui était, selon les dispositions des accords d'Evian, un centre interdit à l'A.L.N. Mezouari, en compagnie d'une vingtaine de ses compagnons d'armes investit ce camp, un jour d'avril ou de mai 1962. Encerclé par une troupe française venue à la hâte, un capitaine français leur intima l'ordre de rendre leurs armes. Mezouari a évidemment refusé d'obtempérer et conseilla au capitaine de contacter la commission paritaire du cessez-le-feu pour espérer avoir gain de cause.

Le 1er novembre 1962, Mohand Larbi Mezouari organisa le 1<sup>er</sup> défilé de l'A.L.N à Sidi Aich. Le même jour, dans une correspondance au colonel Mohand Oulhadj, il sollicita un ordre de démobilisation de l'A.L.N. 50 ans après, il nous explique cette décision par son mécontentement vis de la crise de l'été de 1962 et la prise du pouvoir forcée par l'armée des frontières. Après l'indépendance, il a occupé notamment le poste de directeur général du SHU de Constantine et le directeur de la santé de la wilaya de Sétif<sup>1</sup>.

**Conclusion:** Le témoignage est important pour l'historien. Il n'en demeure pas moins qu'il n'est pas l'histoire. L'œuvre historique est un travail de longue haleine; l'historien devait impérativement écrire son texte selon des règles académiques bien connues. Aussi, il est tenu de passer au crible de la critique toute déclaration d'un témoin. Sur ce point, il est bien placé pour distinguer entre la matière susceptible de l'aider dans sa quête de recherche de la vérité et celle qui pourrait le mener sur de fausses pistes. Mohand Cherif Sahli a raison de dire qu'«*Un fait historique n'est pas crédible s'il n'est soutenu que par un seul témoignage*»<sup>2</sup>. Par conséquent, l'historien est tenu d'œuvrer pour la recherche de témoignages diversifiés sur le même fait. Avec les témoignages et les documents écrits, le chercheur pourrait reconstruire le fil des événements et porter ses jugements sur tel ou tel fait.

Mezouari a vécu la guerre dans la région IV de la zone II qui, par sa géographie a été le théâtre d'affrontements presque continus avec l'armée française. Cette région a abrité le P.C de la wilaya III à l'Akfadou; elle fut également le fief de l'affaire des «Officiers libres». Voici deux exemples qui font du témoignage de Mezouari, une source pour la connaissance de l'histoire de la wilaya III. En général, la multiplication des écrits et des témoignages des anciens combattants de l'A.L.N créent pour les historiens

---

1- Ibid.

2- SAHLI Mohand Cherif, Abdelkader, mythes français et réalités algériennes, Alger, entreprise algérienne de presse, 1988, p 35

de nouvelles pistes de recherches susceptibles de les orienter vers une réécriture de l'histoire de la Kabylie durant la guerre de libération nationale.

### Témoignage :

- Entretien avec Mezouari Mohand Larbi, Béjaia, 31 /10 /2013.
- Conférence donnée à l'auditorium d'Aboudaou de l'Université de Béjaia, le 31 /10 /2013, intitulée « Les grandes batailles de la zone II de la wilaya III ».
- Entretien avec Mezouari Mohand Larbi, Alger, le 20/01/2014.

### Bibliographie :

- 1- ADJAOUD Rachid, Le dernier témoin, Alger, Casbah Éditions, 2012.
- 2- AIT MEHDI Mokrane, Le dur et invraisemblable parcours d'un combattant, mémoires et témoignages, Editions Rafar, 2012
- 3- ATTOUMI Djoudi, Le colonel Amirouche entre légende et Histoire, Alger, Imprimerie Hasnaoui
- 4- ATTOUMI Djoudi, Chroniques des années de guerre en wilaya III (Kabylie) 1956 – 1962, Sidi Aich, Editions Rym, 2011.
- 5- AZZI Abdelmadjid, Parcours d'un combattant de l'A.L.N, Alger, Éditions Mille-Feuille, 2010.
- 6- BENYAHYA Mohamed, La conjuration au pouvoir, Récit d'un maquisard de l'A.L.N, Alger, ENAP éditions.
- 7- SAHLI Mohand Cherif, Abdelkader, mythes français et réalités algériennes, Alger, entreprise algérienne de presse, 1988.

ملخص: ولد محمد العربي مزوراري في قرية أيت داود، غير بعيد عن سيد عيش (بجاية). منذ صغره تربى على الوطنية وحب الوطن بفعل الدور الذي لعبه والده. رغم الظروف الصعبة التي كانت تمرّ بها عائلته بعد وفاة الوالد، قرر الانضمام للثورة منذ أول اتصال بالمجاهدين في ديسمبر 1955. بعد فترة نضال بصفة مسبل في صفوف جبهة التحرير الوطني، صعد محمد العربي مزوراري إلى الجبل في نوفمبر 1957م، وعيّن بعد فترة تكوين كمررض. استهل عمله في غابة الأكفادو التي تحوي أكبر مركز لتقديم الإسعافات في الولاية الثالثة. من حين لآخر يتم الاستنجد به لتقديم يد العون في عدة مناطق غير بعيدة عن مركز الولاية. وبمرور الوقت أصبح محمد العربي مزوراري يدير بنفسه العمليات الجراحية بوسائل بسيطة. واصل محمد العربي مزوراري نضاله وشارك في معركة أعمورن (جوان 1958) وفي اجتماع ما يعرف "بالضباط الأحرار" ... انطلاقاً من شهادة محمد العربي مزوراري وبعض المصادر الأخرى، تتناول هذه الدراسة الخطات المهمة التي مرّ بها هذا الأخير طوال فترة الحرب التحريرية.